Document generated on 06/05/2025 12:10 p.m.

24 images

Le journal d'un curé de campagne

Yves Rousseau

Number 116-117, Summer 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/780ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rousseau, Y. (2004). Le journal d'un curé de campagne. *24 images*, (116-117), 57–57.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le journal d'un curé de campagne

par Yves Rousseau

Depuis quelques années, au moins un documentaire québécois fait l'objet d'une médiatisation qui a souvent peu à voir avec ses qualités proprement cinématographiques. Il y a eu *L'erreur boréale*, puis *Bacon, le film*. Voici *À hauteur d'homme*. L'intérêt porté à ces films tient d'abord à leur sujet (l'environnement, l'alimentation), des sujets qui touchent directement la population.

Il existe plusieurs malentendus à propos du film de Labrecque : on a même pu lire que c'était de la « télé-réalité » ! On a dit que c'était un film sur la politique québécoise, ou un film sur Bernard Landry, ce qui est un peu court. Il faudrait parler du conflit existant entre le pouvoir politique et le pouvoir médiatique, chacun ayant besoin de l'autre, soit pour faire passer son message politique, soit pour vendre des journaux.

La campagne électorale n'est qu'un prétexte, une situation de base qui présente l'avantage de concentrer dans une durée limitée (une trentaine de jours de campagne électorale) et quelques lieux bien circonscrits (autobus, salles de réunions de stratégie et salles de conférences de presse). La structure du film est pensée comme une fiction, avec une montée dramatique en trois actes, qui converge vers une confrontation de plus en plus exacerbée : le duel Landry-journalistes, qui éclipse l'autre duel, électoral celui-là. ***À hauteur d'homme*** pige aussi dans une typologie des personnages assez manichéenne merci, dont le héros (le brave curé Landry, qui évangélise les campagnes à grand coups de citations latines[1]), les adjuvants (les conseillers politiques et Chantal Renaud), l'allié qui nuit à la cause (Parizeau) et les journalistes teigneux dans le rôle du méchant. On pourrait faire un ***Rocky*** avec ça. C'est l'angle que Labrecque a choisi pour faire un tri dans plus de 150 heures de matériel tourné, ce qui représente pas loin de cinq heures de *rushes* par jour de campagne. C'est dire que plusieurs autres films potentiels dorment dans des centaines de cassettes.

Labrecque filme et monte les journalistes comme une meute de loups forçant un cerf. Ils sont d'abord une masse indistincte, et les questions sont en voix off. Ce n'est qu'au troisième acte qu'on voit les visages de ceux qui posent les questions, enfin, une question, toujours la même : « Condamnez-vous Parizeau ? » Ils encerclent Landry, se rapprochent, ils convergent littéralement, finissent par envahir l'écran.

Et pourquoi les médias ont-ils fait la fête au film qui, certes, égratigne au passage certaines pratiques journalistiques ?

En fait, Labrecque montre le journalisme à l'heure de la surinformation : les journaux ont de plus en plus de pages, les bulletins de nouvelles et les chaînes d'info en continu se multiplient. Il faut bien remplir cet espace. Chaque jour il faut noircir du papier, pisser de la copie, disent certains, même s'il ne se passe rien. Les journalistes ne sont pas si idiots, ils savent très bien qu'il est injuste de condamner un homme sur des propos que l'on n'a pas encore entendus. Mais ils savent aussi qu'une citation latine ne fera pas vendre. <

1. Bernard Landry répète « *audi alteram partem* » (entendre : écouter l'autre avant de juger), mais il prononce « odi », ce qui changerait considérablement le sens de la phrase. Les latinistes en discutent encore, d'autant plus que personne sur cette planète ne peut dire comment se prononce le latin, sauf Mel Gibson, évidemment.

À hauteur d'homme.